



N° BLA/25 - 15 octobre 1960

DEUX THEMES DE LA NOUVELLE LITTERATURE ALGERIENNE (L'Homme et le Peuple)

Jean Déjeux

Cette littérature algérienne d'expression française est nouvelle en ce sens qu'elle entend dépasser les œuvres précédentes d'inspiration surtout régionaliste, comme les premiers romans de Mouloud Feraoun par exemple, et qu'elle veut être résolument une littérature engagée (1). Alors que, du moins selon Henri Kréa, ce qu'on appelait "littérature nord-africaine" se proposait de plaire à un public étranger, les œuvres nouvelles doivent "exalter la lutte pour l'indépendance". Cette littérature est nouvelle en ce sens encore que son objectif premier doit être le peuple, et ceci découle d'ailleurs de la fonction de résistance et de combat recherchée pour ces poésies, romans, pièces de théâtre d'inspiration révolutionnaire et revendicative.

Il y aurait bien sûr beaucoup à dire sur la naissance et le développement de ces écrits politisés et de ce mouvement "littéraire" où sont souvent confondues culture véritable et propagande nationaliste (2).

Ces objectifs, certes, ne sont pas propres à l'Algérie (3). Mais pour ce qui est de ce pays, des noms émergent, ceux de Mohammed Dib, Malek Haddad, Yacine Kateb, Henri Kréa, Nourredinne Tidafi, etc... "Nedjma" (1956) éclatait comme une bombe, bouleversant les convenances et les idées reçues. Toutefois, le genre poétique proprement dit est un domaine plus particulièrement adapté et propice, aux effusions épiques. "Je pense que le poète, l'artiste, est au premier rang de la révolution, dit Yacine Kateb. La révolution n'est pas seulement politique, sociale, idéologique. Elle se fait dans toute l'existence" (4). Toutefois, ces poésies nouvelles, d'un genre plutôt surréaliste, n'ont comme audience qu'un public très restreint, tant à cause de la langue française employée qu'à cause de la forme et du fond souvent hermétique. "Hermétique s'il le faut, populaire en tous cas" dit pourtant Henri Kréa ! (5). Rêveurs ou visionnaires et prophètes de l'avenir, ces poètes imitent Aragon, René Char, Desnos, Eluard... Ils réclament, comme ce dernier, "la liberté absolue de la parole" et veulent combattre aux frontières de l'avant-garde.

N'est-il pas un peu facile, malgré tout, de se donner des brevets de résistants en ne montrant que des audaces verbales ? Des Algériens engagés dans l'action, formulent ces réserves. "Il ne faut pas être comme les poètes qui disent et qui ne font pas" lançait un militant de l'UGTA.

Quoi qu'il en soit, une littérature nouvelle est en marche. Ses thèmes de combat sont nombreux. Nous ne pouvons parler de tout ni de tous les auteurs. Nous ne retiendrons donc ici que les thèmes de "l'Homme" et du "Peuple" que nous retrouverons surtout à travers les œuvres de Mohammed Dib, Malek Haddad, Henri Krea (6).

D'aucuns penseront peut-être aussitôt que ces auteurs sont communistes, puisqu'ils parlent du "peuple" et qu'ils imitent Aragon ! Il est en tous cas facile de comprendre pourquoi ils vont puiser dans les poésies de la Résistance française, comme il est aisé de deviner les espoirs de subversion et de révolution sociale qui peuvent se cacher sous les incantations et les appels enflammés. Nous constatons surtout les outrances et les véhémences verbales, les exagérations, le délire de parler très fort, la magie du verbe et des strophes rimées et rythmées. "Nous sommes en fusion, en plein dérèglement des sens. Dans les pays "sous-développés", l'imagination poétique se "sur-développe" : elle devient mythologique" dit Henri Kréa (7). Nous sommes donc prévenus.

Que cela ne nous fasse pas oublier pour autant les bouleversements profonds qui s'opèrent en ce moment dans la société algérienne et que Frantz Fanon nous décrit avec une ardente passion dans "l'An V de la Révolution algérienne" (Paris 1959).

Ajoutons enfin que ce "chant profond" (Aimé Césaire au sujet de l'œuvre de Kateb) rejoint, semble-t-il, l'âme nationale qui a toujours su s'exprimer dans les traditions populaires, le folklore, les chants satiriques ou épiques. A cause de la misère et de la dure condition humaine au Maghreb, cela rejoint cet amour des petites gens et des humbles, ce sens des pauvres et des déshérités de la vie que tout homme de cœur et de bonne foi, à l'écoute des gens du peuple, peut facilement discerner. Fellahs, prolétaires, mendiants de la Casbah, artisans se sont levés pour prendre en main leurs destinées. Henri Kréa traduit ceci en disant que "le peuple est exact à l'heure de l'Histoire" (8).

"La Révolution est par le peuple et pour le peuple", tel est, du reste, le slogan affirmé un peu partout dans les journaux, les compte-rendus de Congrès, les programmes des partis nationalistes, les plates-formes révolutionnaires et les œuvres engagées. Telle est donc l'idée sous-jacente aux romans et aux poésies où nous puiserons nos citations (9).

I - L'HOMME

On a méconnu l'honneur et la dignité de l'homme ; on l'a considéré comme de la balayure et on l'a repoussé du pied comme s'il n'était pas digne, lui aussi, d'avoir sa place au soleil, égal en droits à tous les autres hommes. "L'homme révolté" crie qu'il y a en lui quelque chose qui vaut la peine de... qui demande qu'on y prenne garde... ! Ainsi parlait le militant de l'UGTA :

"... Et puis surtout, il y a la dignité humaine qui touche beaucoup de types, c'est très important, et je crois que ça passe peut-être avant la terre. Non vraiment, les types, ils sont fiers; quand tu les humilies, mon vieux... les types, ils ont une notion très aiguë de ces questions. Les questions d'honneur c'est très important, très important". (10)

Les crimes, les vexations, les tortures, les humiliations ont submergé l'homme, tous les hommes. Où est "le juste" qui prétendrait dominer la mêlée en criant qu'il a les mains pures ? Comme Camus l'espérait encore alors qu'il était dans la Résistance... Mais il aspirait aussi à un autre "royaume", de même que le poète algérien revendique un autre monde qu'il identifie peut-être idéologiquement, avec celui des lendemains qui chantent et la mythe de l'avènement d'un Paradis terrestre :

"Je ne veux pas d'un monde ancien
D'une planète battant haut le pavillon du crime Mais oui planète en toi
l'homme a vécu de l'homme
A tué de l'homme a mangé de l'homme
S'est vêtu de l'homme,
...

Il reste que cette planète je n'en veux plus
Car l'homme doit exister, lui à qui on pense tant
En haut lieu en bas lieu en lieu moyen
...

Mais l'homme attend ses constructeurs
Lui qu'on a tant détruit avant que même il n'apparaisse"

(H. Kréa, "Corps et biens" dans la Révolution et la poésie)

Ceux qui se repaissent de l'homme, nous dit encore le même auteur, n'ont jamais vu en eux-mêmes l'image de l'homme : "ils continuent, dans un leurre qui persiste, à tuer, à emprisonner, à dénaturer en l'homme la vraisemblance de l'homme".

Une vive espérance et une ferme volonté sont donc au fond des cœurs : retrouver l'homme, sauver l'homme. "Le Maghreb réunira ses fils dans une ardente communion autour d'un idéal de réconciliation de l'homme avec lui-même" écrivait Mohammed Arkoun (11). De son côté, Jean Amrouche explique que "l'objet de la quête intérieure et extérieure de l'Africain, c'est l'homme libre dans le cadre d'une tradition spirituelle et d'une société humaine où il se reconnaisse et qui le reconnaissent" (12). Le Maghrébin veut "se frayer un chemin vers la condition humaine universelle". "Quand l'homme algérien souffre, par exemple, c'est l'être humain dans sa totalité qui est atteint". Il entend rejeter les distinctions de races et de classes et s'affirmer "comme tous les autres".

"Tous les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. En affirmant ce principe, violemment opposé à l'ordre naturel, la pensée humaniste a sacralisé l'être humain et l'a affecté d'une valeur transcendante qui fait de l'homme une créature sacrée? qui fait de ce caractère sacré de l'être humain l'essence même de l'homme" (13).

Or, "je vois de mes propres yeux l'état de bête à quoi l'homme a été réduit, le peu de prix que coûte une vie humaine" pense Djamel, dans "Un été africain" de Mohammed Dib, réfléchissant sur "l'homme valeur suprême et mesure de toute chose" (p. 162). Cette quête d'une condition de vie qui fasse sa place à l'homme, de structures sociales et économiques qui n'oublient pas les dimensions humaines anime l'aspiration maghrébine vers un humanisme nouveau (14).

Le poète recherche "la Totalité de l'Homme" ou sa "plénitude globale". Tous les gars du monde doivent se donner la main pour retrouver les dimensions universelles de l'homme. C'est ce que Malek Haddad nous dit à sa façon :

"Nous allons inventer d'autres calendriers
Nous coulerons des mots dans les cercueils de nos amis
Nous essuierons nos larmes dans de pauvres suaires
Et nous dirons à nos enfants mille fois orphelins
Vous ferez des enfants qui connaîtront leurs pères
Et qui diront
Un homme est ma patrie" (Dans "Le malheur en danger" p. 22)

Vague et sentimental humanitarisme, humanisme anthropocentrique ou tout simplement romantisme... ? Cet homme nouveau, un Absolu le transcende-t-il ?

"Un vrai humanisme devra mettre Dieu entre parenthèses" écrit Lahbabi dans sa thèse de l'Etre à la Personne (Paris 1954), voulant dire par là, il est vrai, qu'il faut séparer le temporel du spirituel. Mais il est aussi vrai que les auteurs qui font quelquefois intervenir Dieu semblent en parler comme d'un Dieu à la mesure de l'homme, fraternel et proche, un Dieu immanent, qu'on croquera même dans la rue avec les copains, et non plus ce Dieu totalitaire, ce potentat lointain, inaccessible, légaliste et inhumain dans sa transcendance. Si pour le Rachid de "Nedjma", le mot Dieu lui-même reposait avec les objets égarés sur le toit de la maison..., pour Malek Haddad, Dieu ne répugnera pas à marcher dans la rue :

"Car c'est Dieu qu'on retrouve quand on s'est égaré, non pas le Dieu mystique des nuages devenus coulisses de palais de justice, mais le Dieu débonnaire proche des hommes dans son infinie sollicitude et dans sa grande simplicité, un Dieu incognito, un Dieu sans galons, un Dieu couleur des hommes, un Dieu des vérités qui ne se trouvent pas forcément et seulement dans le ciel, un Dieu l'ami des hommes, un Dieu qui aime les grillons, les figes et les plages, un Dieu bien moins de ferveur que de fraternité, un Dieu que l'on peut rencontrer ailleurs qu'en ses chapelles, un Dieu qui ne répugne pas à marcher dans la rue.

"Un Dieu préfiguration de l'homme, splendide anticipation de ce que l'homme sera quand, tout-puissant par le cœur et le savoir, il s'en ira flâner sur la mer et sur le sable, sur la montagne et sur la plaine. Rien n'est moins sinistre qu'un Dieu ainsi compris, ainsi aimé.

"Dieu n'est plus fait pour dédicacer la Bible ou le Coran

"Dieu, c'est l'homme de demain et l'homme c'est le Bon Dieu de bientôt" (15).

"L'homme a l'air bon" dit quelque part un des fellahs de Mohammed Dib, comme tout à l'heure nous verrons que le peuple est bon et comme nous retrouvons ce sentiment très répandu dans les écrits musulmans d'aujourd'hui que la nature est bonne. Vague rousseauisme confondant Dieu, le sentiment, le naturalisme; vaporeuse religion terrestre où la philanthropie tient lieu de loi morale, mais besoin aussi d'une proximité de Dieu. Dieu est présent dans la mesure où l'on retrouve en lui la propre image de l'homme : tout ce qui est humain doit intéresser ce Dieu, mais pour que l'homme s'intéresse à cette Divinité, il faut qu'elle prenne un visage fraternel, charnel, souriant et accueillant comme celui d'un ami ou encore comme la nature, vierge de toute construction artificielle, de tout protocole et de toute logique. On passe ainsi de la vision du Dieu débonnaire des Verts pâturages à une incarnation divine qui transfère à l'homme les attributs de la divinité, dans le sens où un Garaudy et un Merleau-Ponty par exemple ont entendu ce terme d'incarnation.

Chez ces auteurs, la revalorisation de l'homme se situe certainement au delà de cet "humanisme limité" (à l'homme en tant que musulman) dont Louis Gardet parle pour qualifier l'humanisme musulman traditionnel (16). Il semble bien, en effet, que nous nous trouvons devant la recherche d'un humanisme sans frontières. Sur le plan de l'œuvre littéraire comme telle, leur position est celle-ci ; quand le romancier et le poète parlent, et lorsque leurs œuvres trouvent des harmoniques dans l'esprit et le cœur des autres hommes nés sous d'autres climats, ils ont atteint à l'universel (17).

II - LE PEUPLE

Un certain apport positif est indéniable. Et pourtant voilà qu'un autre thème s'impose, celui du peuple, qui tend à collectiviser la personne, à moins que ce ne soit simplement la très vigoureuse affirmation de la solidarité et de l'entraide.

"Tu te crois peut-être libre de ta personne, dit un des fellahs de Mohammed Dib. Mais ton peuple ne l'est pas. Alors tu n'es pas libre, toi non plus. Car hors ton peuple, tu n'existes pas. Est-ce que ce bras peut vivre, hors de mon corps, et pourtant à le voir agir on penserait qu'il est indépendant, ou cette main hors de mon bras, or à voir mes doigts qui attrapent tout ce qu'ils veulent on croirait qu'ils sont indépendants. Tu es comme ça avec tes frères de sang" (L'Incendie p. 90).

Les mêmes images reviennent dans "Un été africain" : "Ne sommes-nous pas tous frères, demande El Hadj ? Ne sommes-nous pas les branches d'un même arbre, les doigts d'une même main ?" (p. 90). Des individus ont toujours vécu ensemble, certes, mais cela ne menait à rien, car chacun vivait pour soi et se croyait seul. Mais maintenant

"Maintenant, dit Mustapha dans Le Cadavre encerclé de Kateb, je m'en rends compte : ce n'est rien de vivre ensemble, avant de se découvrir une mémoire commune, avant d'en mesurer l'égale profondeur pour ne plus douter que l'un de nous sera toujours là" (p. 48).

Maintenant, l'homme du peuple se rend compte qu'il était stupide de se croire éternellement condamné à rouler seul le rocher de Sisyphe.

"Oui peuple immense
Je me suis lourdement trompé
En me croyant seul au monde"

(H. Kréa, "Le Séisme" p. 54)

"La route, n'est pas seule
J'appelle mes copains
Les hommes durs et bons
La chanson d'aujourd'hui s'appelle "mes copains"

(M. Haddad, Mes copains, ma longue litanie (18)

Le mythe de Sisyphe lui-même s'écroule, précisément sous la poussée et la montée du peuple. Celui-ci a pris conscience de son âme commune et de sa mémoire collective. "La mémoire du peuple,

c'est la Bibliothèque nationale de l'Algérie" écrit Mohammed Dib (19). Il faudrait citer ici toute l'œuvre de Yacine Kateb qui n'est qu'une longue rotation dans le temps à la recherche des ancêtres. Depuis Jugurtha et les Numides jusqu'à nos jours, en passant par Abd-el-Kader, ce n'est qu'une seule vision poétique et dramatique de "Nedjma", de la "femme sauvage", de la Mère Algérie.

"C'est à moi, Rachid, nomade en résidence forcée, d'entrevoir l'irrésistible forme de la vierge aux abois, mon sang et mon pays ; à moi de voir grandir sous son premier nom arabe la Numidie que Jugurtha laissa pour morte ; et moi le vieil orphelin, je devais revivre pour une Salammbô de ma lignée l'obscur martyrologe" "Nedjma" pp. 175-176.

La mémoire du peuple c'est celle de l'Éternel Jugurtha (Jean Amrouche) : elle embrasse aussi bien "la cavalerie dispersée des Numides à l'heure du Maghreb renouvelant leur charge", "la gloire des cités vaincues, d'Hippone, de Cirta ou de Carthage" que "les pères tués dans les chevauchés d'Abd-el-Kader (seule ombre qui put couvrir pareille étendue, seul chef capable d'unifier les tribus pour s'élever au stade de la nation)". "La tragédie de Lakhdar, dans "Le Cadavre, encerclé", c'est celle de l'homme algérien dont "les blessures et les révoltes sont immémorables et confondues dans le temps" et qui tente de se retrouver à travers un monde en perpétuelle révolution" (20)

"Notre peuple en a vu d'autres. Il sait bien, lui, qu'une guerre comme la nôtre n'ayant jamais cessé, ne sera jamais finie" (dit Hassan dans "Les ancêtres redoublent de férocité" - de Kateb).

Ce peuple a non seulement un passé revêtu et idéalisé, mais ce peuple est bon, pur, droit, solide ; il est la vérité, la source de vie, la lumière. Pour être dans le vrai, la pureté et la justice... il faut "sentir" avec lui et pour cela se fondre en lui, retrouver en lui les racines de la liberté et le salut. La contre partie est, bien sûr, que ce sont "les autres" qui ont les mains sales, ceux qui sont venus "le venin à la main" et qui "ont miné, codifié, cadastré le corps vif du peuple, etc. .

Ainsi Mohammed Dib :

"Le peuple, c'est le royaume de Dieu... C'est la saine respiration du monde. Personne n'a enseigné le peuple, et pourtant il porte la vérité en lui, cette vérité, il la sème à pleines mains, avec prodigalité... " ("Le métier à tisser" p. 150)

"Notre peuple est bon C'est dans le combat qu'il saura se montrer tel qu'il est" ("Au Café" p. 48).

"L'innocence rayonnait sur son visage", dit Yacine Kateb en parlant de "Nedjma". "La Patrie totale" de Nourredine Tïdafi, c'est aussi ce peuple "où tout commence", "L'Arbre-Peuple", l'Arbre grave de la Berbérie reculée", "la fille du Chamal" identique à la Nedjma (21). Mais c'est encore plus dans l'œuvre de Kréa que nous pouvons trouver cet hymne au peuple bon : "Peuple bon, dit il, tu me révèles à moi-même, ta lumière, car mon poème est toi-même". Ainsi, dans le recueil "Liberté première" :

Peuple bon
Peuple nu
Peuple disponible
Au soleil au savoir utile
Tu grandis chaque jour

Peuple bon
Peuple juste,
La poudre ne te saute pas aux yeux
Tu vois exactement
Le net contour de la liberté
La pure intuition de la justice

Malgré tout peuple bon
Tu ne sais pas haïr
Tous ceux qui t'assassinent

Peuple bon

Peuple assassiné
Ils ont voulu
Avoir raison de ta faiblesse
Qu'ils prenaient pour
Du renoncement
Alors qu'ils se trompaient
Certainement
Puisque cette faiblesse avait pour nom
Bonté".

La place nous fait défaut pour citer toutes ces strophes enflammées qui ne manquent certes pas de souffle. Elles chantent le peuple ressuscité, qui surnage après chaque tempête, qui résiste à la poussée des siècles et à celle des marées gigantesques.

"Mon peuple est solide comme un immense plan d'eau
Il me montre le droit chemin
Je lui sais gré de sa bonté
Je le regarde comme un être infini
Qui me tient lieu de père
Moi qui fus orphelin avant que de naître
Dans ma cité infirme"

("La Révolution et la poésie" - Morale de l'histoire)

"Mon peuple tu es au-dessus
De tout ce qui souille"

("Le Séisme")

Que dire encore ? Ceci :

"Le peuple algérien a été non violent pendant plus d'un siècle... Le peuple algérien est un peuple juste. Il offre à un monde étonné le spectacle d'une dignité, d'une foi en ce que l'homme porte de plus pur on lui, c'est-à-dire l'esprit. Sa révolution est celle de l'esprit. La main qu'il tend fraternellement à qui voudra la serrer est le signe de son inestimable message... La Révolution algérienne, la révolution populaire, cri splendide de victoire sur les ténèbres, est la victoire de la misère humaine sur la misère mentale des puissances d'oppression, la victoire de l'Esprit" (22).

Ainsi, nous sommes renseignés sur le "message" : c'est le slogan de toutes les révolutions. "Personne ne peut décider pour le peuple et personne ne peut aller contre sa volonté. Impossible !" dit un militant politique. "Je sais que le peuple est partout" crie un poète anonyme, qui termine son épopée en proclamant :

"L'hirondelle de nos veines gémissait
Son ancestrale plainte quotidienne
Maintenant notre pays ressuscite à plein peuple
Maintenant nos poitrines battent à plein pays
Maintenant nous sommes" (23)

Mais après avoir exalté la Totalité du Peuple, on se regarde bien dans les yeux et on se compte : on veut voir si tous sont vraiment des "frères", issus du peuple. Les uns sont morts, d'autres "s'étonnent" et "s'excusent d'être encore vivants"-! Ce "peuple matinal", qui déferle et se révèle, c'est celui des petites gens, des miséreux, des "paysans sans terre" et du "vieillard qui sort de ses ruines pour offrir son dernier mouton" (Kateb) (24).

"Debout peuple algérien
Debout la plèbe
Debout fellahs
Debout dockers
Debout les poètes
Debout les infirmières"

(H. Kréa dans "Liberté première" — Ode à Sandor Alexandre Pétoefi)

"Ils vont dans la légende et la légende ouvre ses bras..."

"Et ils sont devenus une âme et ma patrie
"Je ne verrai jamais mon copain le mineur
Son sourire éclairait son regard d'amertume.
Mon copain le boucher et l'autre l'instituteur"

(M. Haddad, Mes copains, ma longue litanie.)

Des élites nouvelles montent, sorties du peuple ; "de véritables élites sont nées qui ne sortent pas forcément d'une école" (25). On ne veut plus des anciennes, aristocratiques et féodales, séparées des petits et des humbles. On veut des hommes qui "comprennent" et "sentent" avec le peuple, exprimant ses volontés, non pour le flatter mais pour le faire monter. "Voix des hommes sans voix", les poètes, les romanciers entendent pour leur part maintenant parler au nom de cette vox populi. (26).

Cette "montée vers les bases" (Berque) fait partie du message nouveau.

"Hommes que rien ne tuera jamais.
Hommes qui endurez tout,
Ouvertes
Vos faces rayonnent
Un jour nouveau commence.

"Les temps ont changé
Il est temps de le comprendre
Les hommes éclairent ma vie
Ils m'apprennent à vivre
Ils m'aident à comprendre"

(Mohammed Dib, "Vivre aujourd'hui" dans Entretiens)

"Nous sommes les porteurs de joie" s'écrie Henri Kréa

Et ainsi, les romanciers et les poètes de la Nouvelle Littérature algérienne entendent posséder le gai savoir, celui de "la victoire de l'homme d'un siècle nouveau"

La réalité est moins poétique et personne: n'est prophète pour affirmer déjà que les lendemains seront aussi resplendissants que veulent nous le faire croire ces clair-chantants et ces modernes "donneurs de joie" (iferrahen, pour reprendre le terme kabyle appliqué traditionnellement aux poètes). Gardons nous bien en tous cas de tout refuser et de tout barrer d'un trait de plume, car il n'y a pas là que de la littérature.

Ces œuvres charrient pêle-mêle la surenchère démagogique, les illusions juvéniles, les utopies, le messianisme de l'action révolutionnaire et les naïvetés, en même temps que la ferme et très légitime revendication de la dignité de tout homme, la volonté de promotion des petits et des humbles, le surgissement de tout un "peuple" où s'enracine un humanisme nouveau.

Des jugements unilatéraux, un goût excessif pour les idées abstraites et pour les notions toutes formelles, des sophismes et de belles constructions de l'esprit sur un plan universel, tout cela existe sans doute, mais nous ne devons pas oublier pour autant les mutations profondes qui bouleversent actuellement le visage traditionnel de l'Algérie. Parallèlement à la prise de conscience d'une dignité élémentaire, devant être reconnue à tout homme quel qu'il soit, et parallèlement à sa revendication énergétique, est posée cette autre prise de conscience de la solidarité de tout un peuple et du salut de chacun dans le salut collectif.

Il est aisé, au contact des hommes, de constater ce besoin profond de retrouver l'humain dans toutes ses dimensions, de communier de nouveau au cosmique comme de se sentir les coudes entre frères. Espérons que sera réintégrée aussi la référence à un Absolu qui dépasse l'homme, mais qui seul en définitive donne un sens à la vision du monde de celui-ci.

En tous cas, pour l'instant, la poussée vers la "démocratie" cherchera forcément, et de plus en plus, "à faire de la base l'instance suprême". Sur un plan purement musulman, les nouveautés se justifieront toujours : "la valeur théologique du "peuple", cha'ab, que des liens subtils relie à celle du "leader", za'im, permet ce passage de la tradition à l'actualité" (27). Il est même d'ailleurs possible

qu'une certaine marxisation du leader et des élites nouvelles par exemple, selon un processus plus ou moins conscient, soit ainsi facilement assimilée par le "peuple", qui n'y verra qu'une plus grande affirmation de soi.

Mais demain, comme l'exprime Henri Kréa, ne s'agira-t-il pas d'abord "de découvrir la vie, de libérer l'amour et de faire feu de la misère des hommes ?".

Jean Déjeux

NOTES

1. C'est une préoccupation tout à fait dans la ligne du manifeste lancé par Sartre dans le premier numéro des Temps Modernes (1/10/45) : "... On ne peut pas tirer son épingle du jeu... L'écrivain est en situation dans son époque".
2. Sur la littérature nord-africaine d'expression française, nous nous permettons de renvoyer à nos études parues dans les Cahiers Nord-Africains (des ESNA, 6, rue Barye, Paris 17^e) n° 61 d'oct-nov. 1957 "Regards sur la littérature maghrébine d'expression française", n° 71 de fév-mars 1959 "Les Algériens en France dans la littérature maghrébine", et le n° 72 d'avril-mai 1959 "Au-delà des conflits de civilisations".
- Une autre longue étude, encore inédite, ("Panorama de la poésie algérienne engagée") essaie de montrer par de nombreux exemples que ces thèmes, du moins en poésie, ne datent pas d'aujourd'hui, mais que, dès 1830, ils servaient déjà à galvaniser le peuple : soutien moral jusque vers les années 1920-25, puis éducation systématique de la conscience politique jusque vers 1945, ensuite, naissance rapide de thèmes proprement "révolutionnaires".
3. Dans les enquêtes menées en Tunisie par les revues An-Nadawa (février 1956) et Al-Fikr (juin 1956), nous pouvions saisir les préoccupations de certains, refusant une littérature aristocratique "loin des réalités vivantes", "de la vie des petites gens", "des souffrances et des espoirs du peuple". "Nous croyons en la valeur du peuple... en l'avenir du peuple" (M. Tahar Guiga). Cependant, dernièrement dans Orient (n°12, trim. 1959) M'Hamed Ferid-Ghazi se disait espérant en une libération des "thèmes politisés" qui ne servent qu'à masquer la médiocrité : la guerre d'Algérie a inspiré en Tunisie un grand nombre de nouvelles et d'essais "en majorité médiocres", écrivait cet auteur (p. 151, note 38).
4. L'Action (Tunis) du 28/4/58
5. L'Express du 21/7/60
6. Kréa est un pseudonyme. L'auteur (de père français mais élevé par sa mère musulmane) est né en 1933 à Alger ; il a vécu à Blida, dominée par le massif de Chréa (Kréa).
7. Ibid.
8. "Littérature algérienne" (préface à un "Panorama de la Nouvelle Littérature nord-africaine" en préparation) dans Tribune étudiante (mensuel de l'UGS) n°3-4 fév-mars 1959.
9. Parmi les œuvres utilisées mentionnons pour Mohammed Dib, "L'incendie" (Le Seuil, Paris 1951, "Le métier à tisser" (Le Seuil, Paris 1957), "Au Café" (Gallimard, Paris 1955, "Un été africain" (Le Seuil, Paris 1959) – pour Malek Haddad, "Le Malheur en danger", recueil de poésies (La Nef de Paris 1956), "La dernière impression" (Julliard, Paris 1958), "L'élève et la leçon" (Julliard, Paris 1960) - pour Yacine Kateb, "Nedjma" (Le Seuil, Paris 1956), "Le cercle des représailles", théâtre (Le Seuil, Paris 1959) - pour Henri Kréa, "Liberté première", recueil de poésies (Pierre-Jean Oswald, Paris 1957), "La Révolution et la poésie sont une seule et même chose", recueil de poésies (Ibid. Paris 1960, réédit. augmentée et préfacée par J. Amrouche), "Le séisme", tragédie (Ibid. Paris 1958).
- Voir aussi des poésies des mêmes auteurs, de Nourredine Tidaïf et d'autres encore dans, par exemple, la revue Entretiens, n° spécial sur l'Algérie, février 1957.
10. "Le Front", présenté par Robert Davezies (coll. Documents, édit. de Minuit, Paris 1959, p. 48).
11. "La culture nord-africaine aristocratique et populaire" dans l'Action du 6/1/58.
12. Le Monde du 11/1/58
13. Le droit de vivre du 2/5/57
14. Au Maroc, Mohammed Aziz Lahbabi pense que la culture française et la culture musulmane, parce que toutes deux méditerranéennes, se caractériseraient par la même visée : "l'action continue et toujours à parfaire en vue de rendre l'homme la mesure de toutes choses" ("Le destin de la culture française en Afrique du Nord" dans Démocratie, organe du PDI, des 8/4/57 et 2/12/57).
- Tandis que, du Caire, Abderrahman Badawi écrit : "La source jaillissant éternellement de l'être vivant est toujours l'homme et l'homme seul" ("L'humanisme dans la pensée arabe" dans Studia Islamica, VI, 1956).
- "Je suis l'homme" (ana l-insân) proclame Ghaylan, le héros de l'œuvre de M. Messadi, "As-Sudd"

(Tunis, 1955). D'après l'auteur, ce Ghaylan exprime une vision toute orientale et islamique de la condition humaine, de cette "dignité inégalable" qu'est la dignité humaine : limité dans ses pouvoirs, le héros se réalise cependant comme homme par son action qui est une sorte de participation à l'acte créateur de Dieu. Quant à l'héroïne du drame, Meimouna, elle recherche elle aussi l'humain, mais par d'autres chemins que ceux de l'héroïsme de la lutte et de l'effort : "le courage, dit-elle à Ghaylan, est d'accepter ta condition avec ses limites, ses imperfections, son impuissance; que tu regardes tout cela d'un œil lucide, sans t'anéantir dans le désespoir". Meimouna recherche "la suprême sérénité de l'être en acceptant l'existence comme un don magnifique et s'offrant à son tour dans un abandon total à cette même existence" (Voir dans l'Action du 13/5/57 la réponse de M. Messadi à Taha Hussein à propos d'As-Sudd, "Le Barrage").

15. "La Dernière. impression" p. 161.
16. "La Cité musulmane", Vrin, Paris 1954, IV° Partie
17. Déjà en 1928, un Algérien pouvait écrire dans la Voix des humbles, revue des instituteurs Kabyles : "La vérité est que le musulman arrivé à un certain degré d'évolution demeure difficilement croyant. Il n'a plus la foi qu'en une seule religion, celle de l'humanité, celle qui enseigne que tous les hommes sont frères et qu'ils sont tous solidaires les uns des autres.
 - Les idées chères à une certaine morale laïque occidentale ont fait leur chemin.
 - Un Tunisien, Hachemi Baccouche, (dans "Ma foi demeure", Paris 1958) nous dit aussi que derrière son attitude tantôt mystique tantôt matérialiste, demeure sa foi en l'homme "une foi implicite, sans contours déterminés, souvent sans discipline" (p. 161). Le héros de l'histoire, Mahmoud, répond à son épouse européenne que leurs enfants seront élevés avant tout "dans le culte du respect de l'homme et de ses croyances" ; "Le vrai Dieu, le seul, l'unique, se trouve dans le respect de l'homme. Tout à côté, n'est que pure forme" (p. 208). Cependant, méditant dans une église de Rome, Mahmoud pense. : "Il devait se convaincre, une fois de plus que partout où il se croit avec Dieu, partout et quel que soit le nom qu'il donne à ce Dieu, l'homme est le même. Qu'il se prosterne ou qu'il fasse le signe de la croix, qu'il se recueille ou qu'il crie sa prière, il a la même impression par laquelle il veut se dépouiller de sa carcasse de chair et d'orgueil" (p. 109)
 - L'homme sait ici reconnaître ses limites et refaire, en face de Dieu transcendant, les gestes sacrés de la prière qui redonnent à l'homme sa vraie grandeur.
18. Entretiens sur les Lettres et les Arts de février 1957.
19. La Nouvelle Critique - revue marxiste - numéro spécial sur "La Culture algérienne", de janvier 1960
20. Geneviève Serreau dans Les lettres Nouvelles du 29/4/59. Voir les pages suggestives de Jean Amrouche, "L'Éternel Jugurtha - Propositions sur le génie africain" dans l'Arche, T. XIII, de février 1946, et celles de Gabriel Audisio, "Tête d'Africa ou le génie de l'Afrique du Nord" dans les Cahiers du Sud, T. XXXIV. 2° sem. 1951.
21. "La Patrie totale" dans Entretiens déjà cité.
22. "La Révolution algérienne ou la victoire de l'esprit" dans Front Unique, n°I, série nouvelle, printemps-été 1959 (revue surréaliste, Milan).
23. L'Action du 26/12/55
24. "Ce feu secret" dans la Nouvelle Critique déjà cité.
 - Sur la paysannerie en Algérie, voir les articles vigoureusement engagés de Mostefa Lacheraf : "Le patriotisme rural en Algérie" (Esprit, mars 1955), "Colonialisme et féodalités indigènes en Algérie" (Ibid, avril 1954), "Le nationalisme en marche vers l'unité" (Les Temps Modernes, juin 1956), etc...
25. Malek Haddad, "L'élève et la leçon" p. 100.
26. Ces écrivains algériens ne sont que les porte-paroles de milliers d'Algériens : "Le djebel et la plaine, la steppe et le désert, les casbahs et les camps bruissent de chants naïfs et sublimes, et de légendes" (J. Amrouche dans La Nef, n°31 d'octobre 1959).
27. J. Berque, "Les Arabes d'hier à demain", coll. Frontière ouverte, Le. Seuil, Paris 1960, pp. 135-136.



<p>S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74</p>
